

UN COLLOQUE SUR « PÉGUY ET ORLÉANS »

Le samedi 6 avril s'est tenu à Orléans le colloque péguyste annuel qu'organisent alternativement l'*Amitié Charles Péguy* et le Centre Péguy d'Orléans. Cette année, le thème retenu était précisément « Péguy et Orléans ». Jean-Pierre Sueur, maire de la ville et fidèle péguyste, avait beaucoup souhaité ce colloque. Aussi présida-t-il les débats avec une particulière attention.

Le matin, Francine Lenne, maître de conférences à l'Université de Lille III, traita de la présence d'Orléans dans *Pierre, commencement d'une vie bourgeoise*, autobiographie juvénile que Péguy entreprit en 1898 et laissa inachevée sans la publier. Francine Lenne développa deux métaphores : la crypte, en tant qu'Orléans figure le sous-bassement de cette étonnante remémoration qu'est *Pierre*, et le chevet, en tant que la ville représente la jointure où convergent en un solide assemblage les lignes de force de toute l'œuvre.

Yves Avril, professeur agrégé au lycée Saint-Charles d'Orléans, montra comment Péguy était le fils spirituel de l'école primaire républicaine et de l'église Saint-Aignan. Pour cela, l'intervenant avait eu l'heureuse idée de consulter les registres de paroisse, ce qui lui permit de reconstituer le climat non seulement du fief laïque de M. Naudy, déjà connu, mais celui moins exploré du territoire de l'abbé Bardet.

L'après-midi, Géraldi Leroy, professeur à l'Université d'Orléans, retraça d'après la presse locale de l'époque le militantisme de Péguy au temps de l'affaire Dreyfus. Il évoqua la polémique qui opposa le jeune homme au *Journal du Loiret*, feuille royaliste, à laquelle Péguy répliqua à trois reprises dans le *Progrès du Loiret*, de tendance radicale. Le moins qu'on puisse dire est que le jeune révolutionnaire n'était pas en phase avec l'opinion majoritaire de sa cité natale.

Enfin Lionel Marmin, secrétaire général honoraire de la ville d'Orléans, commenta les références à Péguy qu'il avait relevées dans

les comptes rendus des séances du conseil municipal, de 1916 à nos jours. Ainsi dégagea-t-il une image variée de la fortune posthume de Péguy sur les bords de la Loire. Plaques commémoratives, buste à l'entrée du faubourg Bourgogne, mais aussi démolition de la maison natale du poète : tout cela devait être ressaisi et magnifié lors des mandats successifs de ce grand péguyste que fut après la seconde guerre mondiale Roger Secrétain, créateur en particulier du Centre Charles Péguy d'Orléans.

Il revenait à Julie Sabiani, directrice de ce Centre, de conclure : « Le gérant des *Cahiers* a très tôt quitté notre cité, s'engageant sans réserves dans les débats politiques et littéraires de la capitale. Et le retour à Orléans n'apparaît dans sa correspondance que comme un vœu nostalgique trop souvent contrarié. Il n'en reste pas moins qu'en 1898-99, dans *Pierre*, en 1910, dans *Victor-Marie comte Hugo*, en 1913, dans *l'Argent*, son œuvre évoque invinciblement sa ville natale. Elle n'a, dans cette remémoration, guère de ressemblance avec la vérité historique. Qu'importe ! Le chemin du retour vers le lieu des origines a pour Péguy le sens d'une quête spirituelle dont l'écriture est le moyen le plus efficace.

« Aujourd'hui encore, pour tout lecteur de Péguy qui parcourt le faubourg Bourgogne, une image se superpose invinciblement à la réalité urbaine et contemporaine : celle d'un terroir ancien où vivaient dans un consensus idyllique les ancêtres paysans, vigneron et artisans. Ce peuple mythique Péguy l'a inventé, comme George Sand et Jean Giono ont inventé celui du Berry ou celui de la Provence. Si nous devons à Faulkner le « Deep South », nous devons à Péguy un « Centre imaginaire » où se rencontrent et s'accordent vertus paysannes et « culture profonde », « parler peuple » et création littéraire.

« Dans les bourgades du Val, dans les plus beaux paysages de Loire et sur le plateau de la Beauce, s'enracinent en effet les valeurs morales, esthétiques et intellectuelles que Péguy n'a cessé de défendre et d'illustrer : finesse, justesse, rigueur, probité, pauvreté – jallies de cette terre charnelle dont la vigne et le blé illustrent l'inépuisable fécondité.

« Orléans s'apparente donc, telle que nous la restitue l'imaginaire de Péguy, à d'autres lieux qui en d'autres temps ont été transfigurés et sublimés par nombre d'écrivains. C'est un pays, comme dirait Proust, qui existe au moins autant dans son cœur que sur la carte. Bref, notre ville doit à son plus illustre enfant une forme d'existence littéraire qui accredité tout à fait la déclaration qu'il adressait en 1909 à ses amis, à ses abonnés : « *Le plus grand génie du monde ne remplace pas d'avoir eu tel berceau, telle patrie, d'être sorti de telle race terrienne* ».

* * *

Une autre conclusion devait être tirée en fin de journée, devant le monument du faubourg Bourgogne, par Jean-Pierre Sueur, maire

d'Orléans, dont nous reproduisons l'allocution si riche en notations concrètes :

« Nous voici donc, une fois encore, au seuil de ce faubourg qui, matériellement et intellectuellement, fut le berceau de Charles Péguy. “ *On a souvent remarqué, explique Roger Secrétain, que les émigrés de la campagne, lorsqu'ils touchent à la ville tentatrice, sont comme intimidés par cette masse et n'osent y pénétrer d'un seul coup (...)* Etienne Quéré chercha ainsi à se loger dans le faubourg de Bourgogne. Au n° 50, elle trouva pour soixante francs par an, dans une maison basse, deux chambres et un grenier ” (Péguy soldat de la vérité, p. 24).

« Venue de son Bourbonnais natal, la grand-mère de Péguy fit ainsi avec sa fille Cécile, son entrée “ *dans l'antique Orléans, sévère et sérieuse* ”, sur un radeau qui avait suivi tous les recourbements de notre belle Loire, jusqu'aux maisons du faubourg étagées sur le coteau entre les clos de vigne. Le 8 janvier 1872, Cécile épousait Désiré Péguy, né à Saint-Jean-de-Braye, sur un coteau voisin, fils d'un jardinier du faubourg, petit-fils d'un paysan de Chécy.

« Chacun sait combien Charles Péguy fut marqué par le peuple du faubourg, où la rempailleuse de chaise voisinait le charron, le bonnetier et le cordier, non loin de la fonderie de cloches et de la fabrique de miel et de cire (cf. R. Secrétain, *op. cit.*, p. 28).

« La récente sécheresse a entraîné quelques fissures dans les maisons du faubourg. A Orléans, le sol est caverneux. Nous vivons sur des caves et des carrières qui, parfois, ressemblent à des nefs de cathédrale. Il fallut interrompre partiellement la circulation dans le faubourg. Rendant visite aux commerçants et artisans d'aujourd'hui, je ne pouvais m'empêcher de songer qu'une ville est un être vivant qui transcende ceux qui l'habitent, pour le temps qu'il leur est donné d'y vivre. Ainsi le faubourg sera toujours celui de Charles Péguy, parce que les mots vivent plus longtemps que les pierres, et que les artisans, les paysans, les maîtres républicains du faubourg constituent ensemble le terreau au sein duquel son œuvre s'est formée.

« Il y avait donc Etienne Quéré : “ *Ma grand-mère, qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou comme on dit à l'école, qui ne savait ni lire ni écrire, à qui je dois tout, de qui je tiens tout ce que je suis* ” (Victor-Marie comte Hugo, *Pléiade* prose, 1961, p. 668). A ses côtés, Cécile, figure emblématique du travail bien fait et de ce qui deviendra dans *Eve* le “ climat du rangement ”, qui n'est ni une obsession stérile, ni un confinement absurde, mais une sorte de perfection plébéienne.

« Le faubourg abritait l'atelier du voisin proche, le charron Louis Boitier, le “ *plus ancien maître* ”, “ *premier et fidèle ami* ” (Dédicace des *Œuvres poétiques choisies*, Ollendorff, 1914), fondateur d'une Société Républicaine d'Instruction Laïque, celui qui déclamaît à la lueur de la forge les “ soldats de l'an II ”, celui qui mit entre les

main du jeune Péguy *Les Châtiments* et dont le fils dut accomplir, le 17 septembre 1914, le redoutable office d'annoncer à Cécile la tragique nouvelle.

« *Heureux ceux qui sont morts car ils sont revenus
Dans la demeure antique et la vieille maison
Ils sont redescendus dans la jeune saison
D'où Dieu les suscita misérables et nus.* »

(*Eve*, Pléiade poésie, 1957, p. 1029)

« Le faubourg, c'est aussi celui de Théophile Naudy, directeur de ce "palais scolaire qu'était alors – pour Charles Péguy – l'École Normale des Instituteurs du Loiret", de M. Fautras, directeur de l'école annexée à l'École Normale, qui avait le "lustre sévère" des hussards noirs de la République (*L'Argent*, Pléiade prose, 1961, p. 1100).

« Le faubourg, c'est encore les vigneron, le "clos du cabinet vert" où, écrit Péguy à Lucie Félix-Faure Goyau, "j'allais tous les ans vendanger chez les Desbarres qui étaient les vigneron de Madame Foucault" (lettre du 22 novembre 1910). L'idée du peuple que se fait Charles Péguy s'est façonnée au contact de ces paysans. Le peuple de Péguy n'est pas le prolétariat des usines. Il n'est pas de la classe ouvrière. Il est d'abord le peuple des petits paysans.

« Péguy s'en explique à de multiples reprises, dans *Victor-Marie comte Hugo* : "Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés, toute la vie pour récolter la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché" (Pléiade prose, 1961, p. 673). "En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait littéraire encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire" (Id., p. 670).

« Et Péguy ajoutera : "Dans ces faubourgs d'Orléans (ils ne disent pas la banlieue, dans le pays, c'est Paris qui a une banlieue), dans ces grands faubourgs d'Orléans (...) il y a bien encore quinze ou vingt maisons de paysans où je suis reçu comme un vieil ami, comme un déjà vieux camarade (...) Ils me parlent quelquefois de Gallouédec qui est depuis plusieurs années leur conseiller général et même ainsi le mien, mon conseiller général natal (...) Parler politique, pour eux, c'est toujours un peu anormal, un peu compromettant, un peu singulier, un peu dangereux" (Id., p. 688).

« Lorsqu'il atteint l'âge de quarante ans, un âge "terrible", "impardonnable", l'âge "où nous devenons ce que nous sommes" (Id., p. 670), Péguy dira le fond de sa pensée sur le peuple : "Etant peuple naturellement, je n'exècre rien tant que de le faire à la populaire et ceux qui le font à la populaire" (Id., p. 669). Et il aura ce jugement très dur : "Quant aux ouvriers, ils n'ont qu'une idée, c'est

de devenir bourgeois. C'est même ce qu'ils nomment devenir socialistes. Il n'y a guère que les paysans qui soient restés profondément paysans ” (*L'Argent*, Pléiade prose, 1961, p. 1101).

« Au-delà du faubourg, comment ne pas évoquer tant d'autres lieux orléanais de l'itinéraire de Charles Péguy : l'église Saint-Aignan, l'antique paroisse, et la fabuleuse foire Saint-Aignan, sur cette place qui débordait une fois l'an de baraques, d'étalages, de parcs à porcelets et de plantes arboricoles (cf. R. Secrétain, *op. cit.*, p. 38); le lycée Pothier où le jeune Péguy fut, bien sûr, un excellent élève, auquel par quelque ironie prémonitoire les maîtres ne trouvaient à reprocher que le nombre de ses répétitions dans les rédactions et la longueur de ses phrases; l'épicerie de la rue de Bourgogne, non loin d'ici, où fut écrite, dans la ferveur, la première *Jeanne d'Arc*; le 131^e Régiment d'Infanterie où, délaissant le lycée Lakanal, il s'engagea; la petite maison des Aydes où il s'abritait; le café de la Demi-Lune, qui a gardé jusqu'à aujourd'hui son magique patronyme, où Péguy tenait ses réunions socialistes; et puis, bien au-delà, cette “ *petite maison de culture de Saint-Jean-de-Braye, de Vaumainbert* ”, cette “ *petite maison de vigneron de la Barrière-Saint-Marc, de Fleury-aux-Choux, de Combleux* ”; et puis Chécy, Vennecy, Donnery, Bou et Mardié (*Victor-Marie comte Hugo*, p. 683).

« Et au-delà encore, cet espace d'infinité où la terre et l'esprit se confondent et s'assemblent, la Beauce : “ *un plateau parfait sans un accroc, sans un amusement, sans un seul pittoresque, sans une frivolité, sans un impair, sans une vanité; sans une frimousse, sans une friperie, sans une fripure, sans donc aucune fripouillerie (...) Plaine infinie, Plaine infiniment grande. Plaine infiniment triste. Sérieuse et tragique* ” (*Gloire temporelle*, Pléiade prose, 1959, p. 1181).

« Et au-delà aussi, la Loire : “ *le berceau du langage français, de la culture française, l'admirable et parfaite vallée, la vallée de douceur et de mansuétude, la vallée d'intelligence et de libéralité, la vallée royale de largesse et de lumière* ” (Id., p. 1204).

« Nous voici donc, en cette année 1991, en ce lieu entre le faubourg et la ville, entre la Loire et la Beauce qui a tant compté pour Charles Péguy. Les vignes ont disparu. D'après discussions nous occupent sur ce lieu même, sur ce site même. Il y eut presque deux partis : celui de la trémie, et celui du rond-point. Je me garderai bien d'enrôler la mémoire de Péguy pour l'un ou contre l'autre.

« La voie qui mène du faubourg à la ville fut triomphante. C'est le chemin de Jeanne entrant à Orléans. Il y eut aussi sans doute, entre ces deux espaces, la distance que crut discerner Roger Secrétain, lorsqu'il imagina les réticences ou les contraintes qui amenèrent Etiennette et Cécile à s'établir au faubourg.

« Comment ne pas rêver sur l'entrelacs de nos multiples caves, cavernes et carrières, à une cité harmonieuse où les faubourgs et les quartiers qu'on dit périphériques ne seraient plus séparés, coupés du

centre, une cité qui se souviendrait qu'elle est faite indissociablement du labeur des hommes et du chant de ses poètes, en une alchimie dont Charles Péguy, qui a "*toujours tout pris au sérieux*" (*L'Argent*, p. 1120), sut discerner les gestes microscopiques et la geste séculaire, une cité qu'il nous appartient de comprendre, de respecter, de réconcilier avec elle-même lorsqu'elle a souffert des blessures du temps, de l'orgueil ou de la fatuité, ce qui bien sûr menace toujours, une ville dont Charles Péguy savait bien qu'elle est un être temporel et intemporel qui fut façonné par le peuple, dans l'acception pleine et paysanne du terme, "*du même esprit, du même cœur et de la même main que ce même peuple avait taillé ses cathédrales*" (Id., p. 1104).

Jean-Pierre SUEUR.

**SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE PÉGUY**

Dimanche 8 septembre 1991

VILLEROY

Comme chaque année, *L'Amitié Charles Péguy*, en union avec Alain COURTIER, maire de Villeroy, invite ses adhérents et sympathisants à participer à la messe qui sera célébrée par l'abbé BELTRAMELLI, à 10 h 30, à l'église du bourg, et à se recueillir ensuite devant la Grande Tombe de Péguy.